Vendredi 2 Janvier 1891 — CINQ CENTIMES — 7e Année. — N° 2

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 23
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES ..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES ..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75 —
LOCALES ..... 1 fr. 50 —
Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux Bureaux du Journal, Place de la Nouvelle Bourse, à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES pour toute la BELGIQUE, aux Bureaux de l'Indicateur des Spectacles, Boulevard Anspach, 108, Coin de la rue Neuve et de la rue des Tanneries.

TÉLÉPHONE

Nos Ateliers étant fermés à l'occasion du "Jour de l'An" l'Avenir de Roubaix-Tourcoing ne paraîtra pas demain.

Elections sénatoriales du 4 Janvier 1891

Candidats des Congrès Républicains

NORD

MAXIME LECOMTE
Docteur en Droit, Député du Nord

PAS-DE-CALAIS

HUGUET
Sénateur sortant, Ancien Maire de Boulogne-s/Mer

CAMESCASSE
Commandeur de la Légion d'honneur, Ancien Préfet, Ancien Député du Pas-de-Calais

DÉPREZ
Cultivateur, Vice-Président du Conseil général, Député du Pas-de-Calais

BOUILLIEZ
Cultivateur, Conseiller général du Pas-de-Calais

M. CHOUFLEURY

Le *Figaro* nous en rapporte une qui est bien bonne. Vous n'avez pas oublié le petit duc qui, sous prétexte de venir réclamer sa gamelle, mit pendant quelques jours à la Conciergerie unedemi-douzaine de visiteurs sur les dents. Il avait en, parait-il, l'idée d'aller voir un peu la Russie. C'est, après tout, une curiosité permise pour qui veut connaître les cuisines des divers pays, et le voyage pouvait s'effectuer sans que personne y trouvât à redire. Mais le petit duc a réfléchi, il n'ira pas à Pétersbourg. Comme on le questionnait sur ce changement de projet : J'y ai renoncé, a-t-il répondu, « pour des motifs délicats et particuliers ». Et il a bien voulu donner quelques explications, sans rire. En ce moment la France et la Russie sont en coquetterie réglée. Les événements européens les forcent à marcher parallèlement (toujours la marche parallèle comme quand on s'était mis à la remorque de la boulange). Il y a là une situation délicate qui doit être respectée.

Ce n'est pas trop mal parlé pour un jeune prince dont on ne connaissait encore que le royal appétit. Mais vous vous demandez comment la marche parallèle de la France et de la Russie peut troubler des projets de voyage qui s'annonçaient comme une partie de plaisir. Attendez. « Je ne voudrais pas qu'en Russie on se crût exposé en m'accueillant amicalement à froisser une République qui m'a mis en prison.

Je ne voudrais pas non plus que l'opinion publique française, si exigeante, si juste parfois pour les princes, prît ombrage de la réception qu'on pourrait me faire là-bas. »

Et le petit-duc restera chez lui, comme M. Choufleury. C'est touchant et voilà un jeune homme qui doit avoir la conscience en repos. S'il survient le moindre nuage dans nos rapports de coquetterie avec le peuple russe, il pourra se rendre ce témoignage qu'il n'y a été pour rien. Heureux les voyageurs qui, une fois leurs malles faites, ont assez de sang-froid pour se raviser et peuvent se dire : J'allais faire une bêtise ; encore un peu et je brouillais deux nations qui ont besoin de rester unies. Mais, dites donc, comme une imprudence est vite commise !

Et voilà comment la Russie ne verra pas le petit duc avant que la situation de l'Europe ne lui permette d'entreprendre ce voyage d'agrément. Tout n'est pas rose dans la vie des prétendants.

Donc, c'est l'abstention, et nous devons en savoir gré à ce jeune prince, comme nous devons savoir gré à ses amis de France qui s'abstiennent si complètement dans les élections sénatoriales. Est-ce assez pour « des motifs délicats » qu'ils renoncent à se battre ? Le fait est qu'on n'a guère de nouvelles de ce parti. Je vois bien que leurs journaux suivent avec beaucoup d'attention ce qui se passe chez nous et qu'ils sont très occupés à démontrer que les radicaux mangent les modérés, mais quand ils auront fini de nous dire ce que nous faisons, je ne serais pas fâché qu'ils nous disent un peu ce qu'ils font, eux, et où ils sont. On ne les voit nulle part. Pouvez-vous nous donner de leurs nouvelles ?

Il y a au conseil municipal de Paris un certain nombre d'électeurs sénatoriaux réactionnaires. Pas beaucoup, mais enfin il y en a. Je serais curieux de savoir ce qu'ils vont faire de leur vote dimanche prochain. Et cependant ça valait la peine de faire une petite manifestation, ne fût-ce que pour se compter, pour figurer sur le champ de bataille, et dire nettement qu'on n'abdique pas. Car, enfin, il n'y a jusqu'ici que le général Boulanger qui a imaginé de combattre sans se présenter et de se dire élu dans les circonscriptions où il n'a posé sa candidature.

Mais les monarchistes n'avaient pas encore dit qu'ils adoptaient ce mode de combat. Je sais bien que ce n'est pas une offre bien alléchante que d'inviter quelques candidats de marque à venir recevoir une raclée. D'ordinaire, ces rôles sont peu disputés. Cependant, les minorités les plus éprouvées trouvaient toujours quelqu'un qui se sacrifiait. Cette fois, il n'y a personne.

Quel drôle de parti que celui où les princes renoncent à voyager, les candidats à se présenter et les électeurs à voter ! C'est le parti de M. Choufleury.

SPECTATOR.

La Rose d'Or

On annonce de Rome qu'il est absolument faux que le pape ait envoyé la traditionnelle rose d'or à Mme Carnot. Le Saint-Père ne juge pas qu'il serait contraire aux usages d'envoyer ce présent de Noël à la femme d'un président de République. Les reines et les princesses en ont pas le monopole.

Mais, sans rien préjuger pour l'avenir, les circonstances actuelles n'ont pas semblé au pape être favorables à l'envoi d'un pareil cadeau qui, d'ailleurs, en aucun cas, ne peut être tenu secret.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

Les décorations du 1er Janvier

Paris, 31 décembre. — On annonce que M. Lozé, préfet de police, sera prochainement promu au grade de Commandeur de la Légion d'honneur.

— Le *Journal Officiel* publiera demain les nominations suivantes faites par le ministre de la marine, dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur : MM. Miet, contre-amiral ; Humann, contre-amiral, Turque de Beauregard, capitaine, Duccemin, général d'infanterie de marine ; M. le Cardinal, inspecteur de 1re classe, au grade d'officier.

— Le président de la République a reçu ce matin, le général Bréart, commandant du 18e corps d'armée, auquel il a remis les insignes de grand-croix de la Légion d'Honneur, conformément au décret du 16 mars 1852.

Les journaux publient la note officieuse suivante :

« A cause du nombre restreint des croix de la Légion d'honneur dont ils disposent, les ministres ont décidé d'ajourner provisoirement les nominations et promotions qui sont ordinairement faites au titre civil, à l'occasion du 1er janvier.

L'Extradition de M. Grégoire

Rome, 31 décembre. — M. Grégoire, parti de Palerme sous la conduite de deux agents a dû être remis aujourd'hui aux autorités françaises à Modane.

MM. O'BRIEN ET PARNELL

Paris, 31 décembre. — On lit dans la *France* :

« Des renseignements que nous avons pu recueillir ce matin même, à la direction de la sûreté générale du ministère de l'intérieur, il résulte que c'est sur les instances des ministres des affaires étrangères et de l'intérieur que MM. Parnell et O'Brien se dérobent mutuellement aux entrevues des reporters, que le gouvernement les a informés qu'il ne pourrait tolérer leur présence en France s'ils provoquaient par leur attitude une manifestation intempestive et que le gouvernement français verrait avec plaisir qu'ils gardassent le plus strict incognito ; qu'enfin, ces mesures les députés irlandais sont à Paris surveillés avec la plus grande attention par quatre agents secrets de la sûreté, qui renseignent le ministère sur tous leurs faits et gestes.

Boulogne-sur-Mer, 31 décembre. — On assure, sous toutes réserves, que MM. Parnell et O'Brien n'ont pu se mettre d'accord après deux entrevues.

La véritable discussion a commencé hier soir à huit heures.

Huit personnes étaient présentes à l'entrevue.

Boulogne-sur-Mer, 31 décembre. — M. Parnell et ses amis partent par le bateau de deux heures.

MM. O'Brien, Gill, William et John Redmond retournent à Paris.

MM. Parnell et O'Brien continuent à refuser de voir les journalistes et de faire d'autre communication que celle publiée hier soir.

AUX JARDIES

Paris, 31 décembre. — Le pèlerinage annuel à Ville-d'Avray, dans la petite maison des Jardies où est mort Gambetta, a commencé dès hier.

Ce matin, plusieurs amis intimes, MM. Gustave Isambert, député ; Péphau, directeur des Quinze-Vingts ; Welker, etc., etc. se sont inscrits. Des bouquets anonymes ont apporté des bouquets de fleurs.

L'année dernière, à la même époque, nous annoncions que les Alsaciens-Lorrains avaient résolu de n'employer à la construction du monument élevé aux Jardies, à la mémoire de Gambetta, que des matériaux tirés de nos deux provinces perdues : grès rouge, pierre d'Alsace et marbre des Vosges.

Le gros œuvre de ce monument, dont M. Barbédienne est le sculpteur et l'architecte, est aujourd'hui presque achevé. Situé en bordure de l'avenue Gambetta et faisant face à l'avenue Balzac, sur un terrain contigu à la maison dans laquelle mourut le grand patriote, il affecte dans son ensemble la forme d'un hémicycle de caractère dorique.

Sur un soubassement en grès rouge est érigé le piédestal, de lignes très simples, qui portera la statue de Gambetta. Au-dessous de ce piédestal et du côté du jardin, est un passage voûté par lequel on accède à une terrasse.

Au fronton de la porte qui conduit à cette terrasse est une ancre, surmontée du bonnet phrygien et entourée de feuilles de lierre, qui symbolise l'espoir et la confiance dans les institutions républicaines. La terrasse sera destinée à recevoir les couronnes que l'on accroche d'ordinaire aux motifs de sculpture et qui nuisent à l'effet décoratif d'ensemble.

Autour de l'hémicycle sont gravés les noms ou les armes des villes de Saint-Avold, Sarreguemines, Forbach, Bitche, Phalsbourg, Thionville, Sarrebourg, Ribeauwiller, Colmar, Guebwiller, Mulhouse, Saverne, Thann et Wissembourg, villes qui ont pris part à la souscription ouverte en vue de l'érection du monument.

Rappelons à ce sujet que la souscription s'est élevée à 140,000 fr., somme qui avait été mise à l'ordre du jour dès le mois de février, 2 décilitres de vin.

Entre ses repas. Eryaud cause peu ; il écrit une sorte de mémoire destiné à assurer sa défense dans son prochain procès, et il beaucoup.

Un de ses gardiens lui ayant proposé il y a quelques jours de faire une « petite partie pour passer le temps, » il lui a répondu formellement que ses occupations étaient suffisantes et que d'ailleurs il avait le jeu en horreur.

Mort de l'amiral Aube

Toulon, 31 décembre. — L'amiral Aube vient de mourir après une terrible agonie, succombant à un étouffement provoqué par une affection du cœur arrivée à la dernière période.

Faits Divers Télégraphiques

De nos correspondants spéciaux

UN PRINCE AMOUREUX D'UNE CHANTEUSE. — Buda-Pesth, 31 décembre. — Le prince Karolyi, fils unique du comte Pista Karolyi, âgé de 20 ans, vient de prendre la fuite avec la chanteuse du *Volkstheater*, nommée Boriska Frank.

La police a commencé des recherches pour retrouver les fugitifs, mais sans résultat, jusqu'à présent. Les amoureux se trouvent, pense-t-on, à l'étranger.

UNE CAVERNE DE BRIGANDS. — Bordeaux, 31 décembre. — On vient de faire une bien curieuse découverte non loin de la route de Villandraut, dans la commune de Fargues-de-Langon (Gironde).

Des ouvriers envoyés pour abattre un fourré ont découvert une grotte formée dans un rocher dont l'entrée était dissimulée par un drap de lit salit de boue pour lui donner l'apparence de la pierre.

On pénétra dans l'antre mystérieux ; c'était une sorte de salle de dix mètres carrés environ, où gisaient pêle-mêle des fusils des maisons, des volailles, des bière-sacs, des couvertures, des matelas, des barriques de vin, des barils de rhum. Renseignement pris, cette grotte est le repaire d'une bande de brigands.

Le paquet de Bazas vient de se transporter sur les lieux. On a saisi tout cet arsenal de provisions. Une active surveillance est établie pour arrêter les habitants de cette rustique demeure.

LE CRIME DE LYON (nouvaux détails). — Lyon, 31 décembre. — Nous avons annoncé, hier, qu'une veuve Trillet, âgée de 72 ans, demeurant rue de la Guillotière à Lyon, avait été trouvée assassinée dans l'appartement qu'elle occupait au premier étage de sa maison. Il résulte de l'enquête que le vol a été le mobile du crime. La victime arrivait de l'église quand elle a été surprise chez elle. La main du cadavre tenait encore une bourse qui renfermait un chapelet. Un mouchoir avait été enfoncé dans sa bouche et l'assassin l'avait étranglée. Il avait mis ensuite l'appartement dans le plus grand désordre, fouillant tous les meubles et jonchant le sol du linge et des papiers qu'ils renfermaient. On a constaté la disparition d'une montre et d'une chaîne en or.

Les constatations et l'enquête auxquelles s'est livré le parquet n'ont pas amené encore de résultat. Rien que la lutte paraisse avoir été très vive entre la victime et l'assassin, les voisins n'ont entendu aucun bruit. On se demande si le trou fait dans la cloison par l'assassin et qui est trop étroit pour avoir pu donner passage à un homme, n'a pas été fait pour dérouter la justice et faire croire à un crime commis par un malfaiteur vulgaire; on a trouvé dans la chambre une pince-monseigneur et un revolver.

ADIEU, MAMAN! — Cognac, 31 décembre. — Un émouvant suicide a eu lieu ici. Une jeune fille de dix-sept ans, qui venait de se louer comme domestique, prenait congé sa mère le pont de Chatenay, quand tout à coup se débarrassant de la chapelière qu'elle portait, elle enjamba le parapet en s'écriant : « Adieu, maman ! » et se précipita dans la Charente.

Aux cris de la mère, plusieurs passants accoururent et l'un d'eux, malgré la rigueur du froid, se jeta dans le fleuve pour repêcher la désespérée, mais il ne put arriver jusqu'à elle.

On attribue ce suicide à des chagrins d'amour.

LES CARTES DE VISITES. — Paris, 31 décembre. — Dans le bureau de la gare du Nord, le nombre des cartes expédiées cette année est beaucoup moindre que les années précédentes.

Au bureau de la rue de Strasbourg, le nombre avait, qu'avait été assez important le premier jour, s'est ralenti dès le lendemain, contrairement à ce qui se passait les autres années où les cartes affluaient jusqu'aux 4 et 5 janvier.

Rue de Cléry, le mouvement de décroissance va en s'accentuant.

Enfin, à la recette principale, rue Réaumur, Marcel, où se centralisent toutes les opérations, on a constaté une notable diminution dans les envois des cartes de visite depuis l'ouverture de la période *quatre-vingt-onze*.

Nouvelles Étrangères

LA GUERRE DES SIOUX

New-York, 31 décembre. — Une dépêche de *New-York-Herald* dit que le combat entre les troupes américaines et les Indiens de Porcupine Creek a été désespéré.

75 cavaliers américains ont été tués ou blessés, 400 guerriers indiens et 200 femmes et enfants ont été tués.

La dépêche ajoute qu'il est probable que 6 enfants seulement survivront à cette affaire.

Washington, 31 décembre. — Les dépêches du territoire indien portent que le combat de Porcupine a produit une grande impression parmi les Indiens, même parmi les moins hostiles.

On a de vives inquiétudes pour l'agence de Pineridge, où il n'y a qu'un petit détachement d'infanterie, tandis que 5,000 Sioux sont campés dans le voisinage. Des bandes d'Indiens hostiles ont déjà commencé un feu irrégulier contre l'agence. Des renforts s'y rendent en toute hâte par le chemin de fer.

Les dépêches officielles constatent que les troupes ont tué relativement peu de femmes et d'enfants, la plupart s'étant enfuis quand le combat a commencé.

New-York, 31 décembre. — Une dépêche de Wounded-Khee dit que le conflit avec les Indiens s'est produit de la manière suivante :

Le général Forsythe avait adressé à 450 Sioux, ramenés par sa cavalerie, de livrer leurs armes.

Les Indiens réunirent deux fusils, et les cherches faites dans leurs tentes amenèrent la découverte de soixante autres armes.

Le général Forsythe ordonna alors de fouiller les Sioux que les troupes entourient ; mais les Sioux, sortant subitement de leurs tentes, dessous leurs manteaux, firent une décharge générale et se précipitèrent sur les soldats dans une mêlée épouvantable.

La plupart des Indiens furent massacrés ; quelques-uns seulement réussirent à franchir les lignes.

Suivant des nouvelles reçues de Rushville, le colonel Henri serait retourné à Pinridge avec 700 prisonniers indiens capturés dans les Badlands.

Omaha, 31 décembre. — Un courrier arrivé hier du camp américain rapporte que les Indiens avaient entouré et incendié la mission Clay Creek où se trouvaient des prêtres, des religieuses et plusieurs centaines d'enfants.

Les cavaliers qui, depuis quatre jours, avaient à peine pu prendre quelques instants de repos étaient montés en selle immédiatement et partis au galop pour Clay-Creek, emmenant avec eux canons Hotckiss. Le bruit de la fusillade qui arrivait jusqu'au camp faisait croire que la bataille était sérieusement engagée.

Les renseignements reçus jusqu'à présent constatent que six cavaliers ont été tués et un assez grand nombre de blessés.

Plusieurs chefs de tribus amies avant pris le combat de Wounded, dont il a été parlé, seraient arrêtés lundi les troupes envoyées avec un assez grand nombre de guerriers.

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 89

Mortes et Vivantes

DEUXIÈME PARTIE

LES FILLES

Jamais elle ne lui avait accordé ses faveurs ; jamais elle ne lui avait donné aucun droit sur sa petite personne. Elle le traitait en camarade et ne semblait pas s'apercevoir qu'il fût d'un autre sexe qu'elle.

A ses yeux, il remplissait vis-à-vis d'elle un office purement matériel, à peu près comme la barre du trapèze qui se balançait dans l'espace et qu'elle allait rejoindre après un saut périlleux à faire frissonner dans son trac le bonze de Billy, tout étonné qu'il fût par ses excès et blasé comme un Romain de la décadence.

Elle lui saisissait les mains comme elle ouvrait pris des anneaux de fer. Elle se jetait dans ses bras comme elle se précipitait dans le filet à son plongeon final du haut des frises.

Gomès faisait partie de la mise en scène de ses exercices, comme les cordages, les piques, les poulies et les barres dont elle se servait.

C'était tout.

Gomès n'était pas un homme, mais une machine à ses yeux.

L'habitude était prise.

On avait fini par s'amuser dans le petit monde où ce drame intime se développait, de cette jalousie étrange et taciturne qui roulait des yeux furibonds dans les coins, s'embusquait partout et mâchonnait des menaces sourdes que personne ne comprenait, mais dont l'objet ne s'inquiétait pas le moins du monde.

Les bonnes camarades attiraient la discorde.

On excitait Gomès comme des gamins excitent deux dogues qui vont se livrer bataille.

La grande rousse surtout, la Colombine des pantomimes se montrait impitoyable.

Elle harcelait l'Espagnol sans relâche.

Un taon qui vous poursuit, l'été, dans une forêt, n'est pas plus incommode.

Lorenza ne parlait pas à un halait noir — et ils tournaient autour d'elle avec activité, à cause de sa sœur d'abord et de son charme personnel ensuite — qu'aussitôt la Colombine n'allât rôder auprès du jaloux et lui pousser le coude avec toutes sortes d'allusions :

— Vous savez... Billy en est fou!

Ou :

— Cette grande canaille de Réville ne la lâche pas. Regardez donc! A-t-il l'air assez allumé!

Ou encore, en parlant de Ribas, ce Béarnais sans le sou qui mensit grand train et qu'on voyait partout :

— Ce coq maigre, à bec de busard, se dresse sur ses ergots. Veillez au grain!

La mauvaise bête ne laissait pas l'Espagnol un instant en repos.

Une peste, cette Colombine!

Son plaisir était de sentir la colère de Gomès lui agacer les nerfs, lui secouer le torse et lui faire grincer les dents.

— Quelquefois elle lui disait :

— J'aurais voulu être aimée comme cette petite grue de Renza. Un homme qui m'aurait battue, rouée de coups, tuée par amour, m'aurait fait un plaisir inouï. Je n'ai jamais pu trouver ça. Les Parisiens n'ont plus de sang dans les veines. Vous, à la bonne heure, je vous adore, Gomès.

Gomès ne l'écoutait même pas.

Il était tout à son idée.

Ce soir-là, au moment où Georges Dambert fit son apparition au cirque, à l'entrée des écuries, l'Espagnol était déjà à son poste, tout habillé sous son pardessus à longues basques, les cheveux lustrés et frisés, comme ceux d'un garçon de café, sa fine moustache d'un noir d'ébène retroussée en croc.

Colombine le taquinait.

— Vous êtes un amour, Gomès, lui disait-elle; mais, entre nous, vous avez furieusement tort de vous acharner après votre passion. Elle se moque de vous joliment, vous savez.

Gomès ne l'écoutait pas.

Les yeux au plafond, il rêvait.

Où était-elle? Que faisait-elle?

Tout à coup il fut distrait de sa rêverie par une voix qui disait :

— Mademoiselle Lorenza?

— Vous demandez?... fit la Colombine en riant sous cape.

— Mademoiselle Lorenza?

Gomès darda ses yeux irrités sur le nouveau venu qui ne lui accordait aucune attention.

— Elle n'est pas arrivée, monsieur, dit la grande rousse.

— Ah! fit l'homme.

— Ce n'est pas son heure.

— Elle va venir?

— Je vous crois!

— Bien; j'attendrai.

Dambert harponna la Colombine par le plaid écossais qu'elle portait sur sa robe et l'attira à deux pas, dans un angle.

— Voulez-vous me rendre un service? dit-il...

— Deux, s'il le faut.

— J'ai besoin de parler à cette Lorenza... bien urgent.

— C'est si pressé?

L'étranger n'était pas disposé à la plaisanterie.

— Il s'agit des plus graves intérêts, dit-il. Je comprends... fit-elle avec malice.

— Vous ne comprenez rien du tout.

— Alors?...

— Je vous serai obligé de m'avertir de son arrivée. Je vais me mettre ici.

Il désigna du doigt un fauteuil à deux pas de l'entrée.

— Bien.

Ensuite il tira de son portefeuille un billet de cent francs et le donna à la grande rousse qui sauta dessus comme une abeille sur un asticot.

— Vous êtes généreux comme les mines à Mackay, dit-elle.

— Je suis du pays, répliqua-t-il.

— Comptez sur moi.

Et comme il se dirigeait vers son fauteuil :

— Vous n'avez besoin de rien de plus? demanda-t-elle avec une moue comique.

— De rien.

— Dommage!

— Merci.

Elle retourna auprès de l'Espagnol.

— Eh bien! vous voyez, mon bon, si les Yankees s'en mêlent, vous ne serez pas à la noce. Un vrai succès, votre petite Renza! Ce qu'il est calé, ce milord! Et beau garçon! Il me botterait, cet être là!

Heureusement pour Gomès qui devenait violet, elle le quitta brusquement pour courir après un de ses amis qui passait.

Ce fut une embellie au milieu d'un gros temps.

Le malheureux gymnaste put respirer un instant.

Georges Dambert attendait impatiemment l'arrivée de la jeune fille, en assistant avec une complète indifférence au défilé des musiciens grotesques, des chiens savants qui exécutaient, au grand plaisir des spectateurs, une série de manœuvres dignes des bipèdes les plus éclairés, et enfin d'un équilibriste qui aurait posé sans difficulté les tours de Notre-Dame sur la colonne Vendôme ou l'obélisque.

L'entracte arriva avant Lorenza.

La Colombine veillait.

Elle voulut gagner tranquillement ses cinq louis et n'aurait pas été fâchée d'en mériter d'autres.

Ce rastiquonnère qui donnait si facilement une banknote pouvait un simple renseignement, lui semblait bon comme un empereur et beau comme le jour.

Elle l'appela d'un signe.

— Rien encore, dit-elle, mais votre idole ne peut tarder.

— Mlle Lorenza n'est pas mon idole... Je ne l'ai même jamais vue.

La rousse n'en voulait pas démordre.

— Vous en avez peut-être entendu parler, répliqua-t-elle.

Et comme elle achevait sa phrase, justement, elle aperçut la jeune fille.

Gomès venait de l'arrêter au passage.

Il lui tenait le poignet et lui disait :

— Il y a là un étranger qui te demande! Encore un amant sans doute! Prends garde!

— C'est bon. Je ne connais pas cet étranger! Tu m'ennuies!

D'ambert s'approcha :

— Mademoiselle Lorenza? dit-il.

C'est moi, monsieur.

La jeune fille était plus élégante qu'autrefois. Elle portait le costume que la Roselli avait commandé chez Laure et qui allait à merveille.

Avec sa petite capote havane, on l'aurait prise pour une demoiselle du meilleur monde.

Le mauvais manteau de ses débuts était remplacé par une pelisse doublée de soie et chaudement capitonnée, ce qui permettait à la Colombine de torturer Gomès en lui disant sur un certain ton :

— En a-t-elle des fru-ques, hein! Ce n'est pas avec le grand saut dans le filet qu'on s'en paye de pareille. Ça coûte au moins 50 louis la mot!...

— Pouvez-vous m'accorder une minute? reprit Dambert.

— A quel propos, monsieur?

— Il s'agit d'un renseignement très important dont j'ai besoin.

— Et ce renseignement?

— Concerne votre sœur.

Gomès pâlissait.

Cet étranger n'avait pas l'air d'un amoureux. Il en fut frappé malgré la terrible jalousie qui l'aveuglait. L'Américain semblait aussi bouleversé que lui.

— J'ai télégraphié à Londres ce matin, continua Dambert.

— A l'agence Cooks?...

— Oui.

— C'est par elle que j'ai eu que vous êtes à Paris quand je me disposais à courir au bout du monde pour vous trouver.

— Je serai à vous dans un instant, dit Lorenza... Seulement, je suis forcée de vous quitter en ce moment... Attendez-moi... Tout à l'heure...

— Bien.

Dès qu'il s'agissait de sa sœur, une vive curiosité s'emparait d'elle.

Elle salua et gagna sa loge où elle s'habillait quelques minutes après, elle reparut transformée, gracieuse dans son maillot d'un bleu indécis, très clair, la poitrine à demi-nue et les bras à l'air.

Elle revint auprès de Dambert qui n'osait lui poser la question pour laquelle il était venu.

Il redoutait la réponse et prit un chemin détourné.

— Ces exercices ne vous effrayent pas, lui demanda-t-il doucement.

— Non.

— Cependant...

— Vous allez me dire que c'est dangereux; mais tout est dangereux dans nos métiers et l'habitude...

— Où vous parlerai-je?

— Vous en avez pour longtemps?

— Je ne pense pas... quelques mois...

— Vous dites que c'est au sujet de ma sœur?

— En effet.

— Elle vous intéresse?

— Oui.

— Vous la connaissez?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Est-ce possible!

— C'est vrai...

— Quand vous la connaîtrez, elle vous intéressera bien davantage.

— Vous croyez?

— Elle est si bonne!

— Ah!

— Et si belle!

— Vous êtes belle aussi, Lorenza.

L'italienne fit une petite moue, en secouant la tête :

— Oh! moi, fit-elle, ce n'est rien; je suis laide au contraire, mais Giovanna!...

Dambert porta la main à sa poitrine.

Giovanna!

Plus de doute... c'était elle.

Gomès s'avança et tira Lorenza par le bras.

— Il est l'heure, dit-il durement.

Tous ses doutes, tous ses soupçons, toute sa féroce et folle jalousie s'étaient réveillés d'un coup.

(A suivre.) CHARLES MÉROUVEL.